

## Pauline Puyenchet

### En un éclair \*

L'orage a envahi le ciel,  
L'éclair s'est fait d'un grand cri bref,  
Et les richesses de la foudre se répandent.

Yves Bonnefoy <sup>1</sup>

Je suis partie de mon expérience de cartel autour du thème des journées nationales *Le Sexe et ses semblants*. À cette occasion, nous avons fait un détour par le séminaire *Encore* de Jacques Lacan, et notamment par le chapitre VII dans lequel il développe le tableau de la sexuation. Dans ce tableau, il a un signe logique côté femme, celui du S(A barré), qui m'a arrêtée tout net.

Ce signe logique m'a arrêtée, c'est-à-dire que j'ai eu la sensation que la foudre s'abattait sur moi. J'ai été tout d'abord prise d'un effroi abyssal : « Comment l'Autre pourrait-il être barré ? Ce n'est pas possible ! », puis quelque chose s'est ouvert, éclairé, dans un rire libérateur. « Comment je n'avais pas pu voir cela avant ? Bien sûr A barré, bien sûr il y a un signifiant qui fait défaut au niveau de l'Autre et sa valeur la plus radicale est S(A barré). » « Il n'y a pas d'Autre de l'Autre », dit Lacan dans le séminaire *Le Désir et son interprétation* <sup>2</sup>. Ce terme de A barré, je l'avais rencontré à maintes reprises, et ce depuis l'université de psychologie. Mais ce jour-là, en un éclair, le savoir sur ce signe logique n'était plus du même ordre. Il y a eu un avant et un après. Éclair, éclairage, puis éclat(s)... de rire.

« Savoir quelque chose, n'est-ce pas toujours quelque chose qui se produit en un éclair ? », se demande Lacan en 1969 dans le séminaire *D'un Autre à l'Autre* <sup>3</sup>. Dans la nuit, l'éclair met en lumière ce qui était voilé par l'obscurité. On n'est pas certain de ce qu'on aperçoit dans cet éclair de lumière, c'est une déchirure du ciel, mais on est attrapé par ce dévoilement. Le tonnerre qui le suit, c'est un bruit assourdissant, désagréable, le ciel crie.

Puis le silence des fins d'orage, habillé de quiétude. On n'en meurt pas, c'est plutôt drôle, l'orage ! Toujours est-il que cet éclair m'a laissée sans mot, dans un éclat de rire, à la façon du mot d'esprit ou du lapsus, dont on ne peut rien dire, mais juste en rire.

Freud a consacré tout un ouvrage en 1905 au mot d'esprit et à sa relation à l'inconscient. Dans cet écrit, Freud avance que les mécanismes à l'œuvre dans le *Witz* sont les mêmes que ceux du rêve, des actes manqués ou de la création des symptômes hystériques : condensation et déplacement. Des productions de l'inconscient donc, révélatrices de quelque chose de caché qui ressort, avec pour effet chez l'interlocuteur et celui qui le prononce : 1. La stupéfaction liée à l'apparent non-sens ; 2. L'illumination, c'est-à-dire une intuition soudaine qui procure à quelqu'un la révélation d'une vérité.

En 1957, Lacan ouvre son séminaire consacré aux formations de l'inconscient avec l'analyse du trait d'esprit proposé par Freud : le « famillionnaire ». Ce trait d'esprit apparaît dans le livre de Henri Heine, *Reisebilder*, qui conte sa rencontre avec Hirsch Hyacinthe, juif de Hambourg, collecteur de billets de loterie. Lors de leur conversation, Hirsch Hyacinthe déclare à Heine qu'il a eu l'honneur de soigner les cors aux pieds du grand Rothschild, nommé Nathan le Sage, et que cela faisait de lui un homme important. La conversation avançant entre les deux hommes, Hirsch Hyacinthe vient à parler d'un autre Rothschild qu'il a connu, Salomon de Rothschild. Un jour où Hyacinthe visita Salomon de Rothschild, il fut accueilli par ce dernier par ces mots : « Moi aussi, je suis le collecteur de la loterie, la loterie Rothschild, je ne veux pas que mon collègue entre dans la cuisine <sup>4</sup>. » Hyacinthe conclut son récit en s'écriant : « Il m'a traité d'une façon tout à fait famillionnaire <sup>5</sup>. »

Dans ce *Witz*, Freud voit le mécanisme de la condensation entre deux termes : familière et millionnaire. Il y a compression, emboutissage, dit Freud, pour dire à demi-mot sa pensée inconsciente. Lacan, lui, parle non pas de condensation, mais de métaphore, pour marquer qu'il s'agit d'un effet de langage. Dans la métaphore, le moyen signifiant utilisé est la substitution à chacun des termes du signifiant. Il y a « une visée vers le sens, un sens qui est ironique, voire satyrique » : il m'a traité de façon familière, oui mais à la façon des millionnaires, c'est-à-dire pas familière du tout.

Dans le trait d'esprit, « surgit aussi un objet, qui lui va plutôt vers le comique, l'absurde, le non-sens <sup>6</sup> » : ici, c'est le personnage du famillionnaire, figure de dérision du millionnaire. Lacan écrit « le fat-millionnaire » pour

insister sur la prétention déplaisante et un peu ridicule du personnage. C'est de là que naît la force créatrice du mot d'esprit.

Il pointe que le *Witz* famillionnaire est du même ordre que la production d'un symptôme de langage tel que l'oubli de nom. « Quelque chose est tombé dans l'intervalle, qui est éludé dans l'articulation de sens<sup>7</sup>. » En même temps que quelque chose s'est produit qui a comprimé l'un dans l'autre familière et millionnaire, il y a une perte. Quelque chose de refoulé, dit Freud. Dissolution de l'objet, dit Lacan, de l'objet métonymique « avec toutes ces chutes de sens, étincelles et éclaboussures<sup>8</sup> ».

Pour repérer ce qui s'est perdu, ce que voile la création du trait d'esprit famillionnaire, Lacan nous propose de regarder du côté de Henri Heine lui-même, l'auteur du dialogue, l'inventeur de ce trait d'esprit. Il se trouve que Heine avait des relations avec un autre millionnaire, de sa famille celui-là, son oncle. Oncle qui le traitera fort mal tout au long de sa vie, et l'empêchera de réaliser ses espoirs amoureux avec sa cousine. Dans famillionnaire, cet objet perdu ne peut être que le mot « familier, famille », dit Lacan, qui « est allé poursuivre son petit circuit circulaire quelque part dans la mémoire inconsciente<sup>9</sup> » de Heine.

Il y a un rythme, une temporalité logique, nous dit Lacan, pour que s'éclaire un savoir. Lacan propose un graphe dans le séminaire *Les Formations de l'inconscient*, dans lequel il construit le trait d'esprit comme un message envoyé à l'Autre et en revenant. Il introduit deux formules pour expliciter ce qui passe en un éclair dans ce circuit : du peu-de-sens au pas-de-sens.

Le peu-de-sens, c'est le jeu de mots, l'effet incongru du trait d'esprit qui nous étourdit et nous sidère. Dans le *Witz*, le message et le code sont distincts. Il y a un non-sens. Ce code, il est dans l'Autre, l'Autre en tant que compagnon de langage. Le pas-de-sens émerge quand le peu-de-sens revient, homologué par l'Autre comme création de sens. Le pas-de-sens est à prendre non pas dans le sens d'une négation, mais dans le sens d'un avancement, de ce qui passe, d'un frayage, d'un franchissement. Pas de trait d'esprit sans Autre comme tiers, pas de trait d'esprit qui n'engage le désir. Au-delà de toute demande, il y a le désir, et c'est à la demande que le *Witz* restitue sa jouissance. Plaisir de la surprise et surprise du plaisir.

Le trait d'esprit nous enseigne sur le savoir qui est en question dans le champ analytique et sur la façon dont un analyste peut espérer être formé. Dans le séminaire *L'insu*, Lacan indique : « [...] il n'y a pas de connaissance. Il y a que du savoir au sens que j'ai dit d'abord, à savoir qu'on se goure : Une-bévue, c'est ce dont il s'agit<sup>10</sup> ». Une substitution au « savoir qu'on sait » du principe de « savoir qu'on sait sans le savoir<sup>11</sup> ». Une

entrevue de l'une-bévue, *Unbewusst*, l'inconscient. Effectivement, il y a de quoi rire !

Il me semble que ce qui fait effet dans le cartel n'est autre qu'un effet de parole. Cet éclair, je ne l'ai pas eu seule derrière mon bureau. Il faut s'adresser à quelqu'un pour faire l'expérience de cet écart entre le savoir des livres et ce qu'on peut en restituer, il y a une perte qui s'éprouve. De cette chute se dégage la dimension du S(A barré) comme place vide à partir de laquelle une élaboration de savoir peut avoir lieu.

Dans le cartel, à force de chercher le savoir absolu, et surtout à force de ne pas le trouver, on éprouve que de savoir il n'y a pas de garantie. Le cartel est un lieu de passages : on passe du savoir du maître à un savoir nouveau, on passe de l'écoute passive à une participation active, d'un savoir supposé à un savoir exposé. En ce sens, le cartel s'offre comme un complément de la cure, avec pour effet l'acceptation de ce trou dans le savoir, ce trou qui ne fait plus énigme mais porte, engage, pousse au savoir.

---

\* [↑](#) Intervention à l'après-midi des cartels, « Le cartel : un pousse-au-savoir », à Paris, le 14 octobre 2023.

1. [↑](#) Y. Bonnefoy, *Les Planches courbes*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 2015, p. 102.
2. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VI, Le Désir et son interprétation*, Paris, La Martinière, 2013, p. 353.
3. [↑](#) J. Lacan, *D'un Autre à l'Autre*, séminaire inédit, leçon du 26 février 1969.
4. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Le Seuil, 1998, p. 22-23.
5. [↑](#) *Ibid.*, p. 23.
6. [↑](#) *Ibid.*, p. 29.
7. [↑](#) *Ibid.*, p. 31.
8. [↑](#) *Ibid.*, p. 44.
9. [↑](#) *Ibid.*, p. 53.
10. [↑](#) J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, séminaire inédit, leçon du 14 décembre 1976.
11. [↑](#) *Ibid.*, leçon du 21 décembre 1976.